

Sous les ailes de l'hippocampe

François Suchel est pilote sur la ligne Paris-Canton. Malgré ses onze mille heures de vol, il constate amèrement : "j'ai parcouru le monde sans le voir". La bicyclette lui semble alors le moyen idéal pour pallier cette frustration, permettant grâce à l'effort et à la lenteur d'éviter ce jeu de saute-mouton et de s'échapper du "décor aménagé".



A 13 heures, je reprends ma pédalée. La pente est forte, mais la route est belle et surtout l'éclairage, en cache-cache, sous une fine couche d'altocumulus. Les rizières disséminées entre les villages miao épousent les coteaux. Les vitesses de mon vélo ne tiennent pas, elles sautent de pignon en pignon, mais en dépit de ce désagrément, je prends plaisir à pédaler, à être là, pour la première fois. Les montagnes seront ma délivrance, j'aime leurs lumières, leurs habitants et leurs reliefs. Enfin du calme sur les routes, une perspective, un coin de ciel bleu. [...]

Chez les Miaos 29 janvier. Je passe le col à 1400 mètres comme une lettre à la poste. À la fin de la descente et après avoir dépassé la zone la plus inachevée des travaux, voici une magnifique langue de bitume de six kilomètres. Les routes sont décidément imprévisibles. Des cantonnières balayent l'asphalte encore chaud avec plus de soin que s'il s'agissait du parquet de leur maison. On peut malheureusement craindre que d'ici quelques mois le beau tapis gris sera ruiné par le passage incessant de camions surchargés. Ainsi en va-t-il des travaux publics comme de la vie sociale : les Chinois préparent l'avenir tout en reconstruisant le passé.

Je retrouve Éric* à Kaïli. Après les banquets de la ville, l'exode rural. Une petite piste serpente parmi les collines abruptes jusqu'au village de sa belle-sœur. L'ancienne école rachetée par Éric embrasse une large perspective de pics karstiques. Un paysage haché que n'a cessé de parcourir Tiefu, 63 ans, depuis sa tendre enfance. Le beau-frère d'Éric porte encore 50 kg sur sa palanche lorsqu'il faut ramener

des champs la récolte de riz, disséminée sur des terrasses très éloignées les unes des autres. Trois tonnes chaque année. Quant à sa femme, c'est 30 kg de bois qu'elle va chercher quatre fois par semaine sur des sentiers escarpés, boueux et étroits. À leurs corps anguleux, débarrassés de toute fioriture, répond une douceur spontanée qui paraît bien surprenante. Comme si la rudesse de leur vie ne pouvait souffrir qu'humilité, philosophie et bienveil-

Les Chinois préparent l'avenir tout en reconstruisant le passé

lance. Le chant a capella qu'ils nous offrent après le déjeuner est une lumineuse vibration, aussi dépouillée que leur existence. Comment s'étonner que leurs enfants préfèrent succomber aux sirènes citadines et s'abrutir de jeux vidéo.

L'après-midi, nous nous rendons dans le village natal de Li Fang. Au bord de la route, on a tué le cochon. Ce 30 janvier est un jour faste, que l'on réserve aux cérémonies et aux événements exceptionnels. Avec le sang de l'animal, des papiers-amulettes sont collés sur l'ossature d'une maison dont l'érection vient de débuter. On a taillé l'épicéa deux mois durant, dans l'attente de cette consécration. Les plans figurent sur une longue baguette de bois dont les marques servent également de gabarits. Pendant qu'une flaque rouge se disperse lentement sur la dalle de béton formant les fondations, tout le village s'affaire afin que, dès ce soir, on boive le vin de riz en l'honneur du nouveau foyer. Soirée de fête chez les Miaos, l'alcool est de rigueur. Chacun des sexes se



Découvrir la Chine



saoule à sa façon, séparément. Les femmes se regroupent dans une petite salle. Gestes simples, en gage de solidarité et de partage, elles se tiennent mutuellement les bols tout en chantant, avant de les faire boire cul sec à leur partenaire, lorsque s'achève la mélodie. Des couples, des trios ou des quatuors de tous âges se forment ainsi au long de la soirée jusqu'à ce que leurs poèmes vibrants et nostalgiques cèdent la place à des rires incontrôlables. Les hommes jouent à une version chinoise de papier, caillou, ciseau. Il s'agit de crier un chiffre et d'en afficher un autre sur ses doigts. Le gagnant est celui dont la parole se rapproche le plus de la somme des gestes. Le ton monte. On me gave de gras de porc. Je ne savais pas qu'ils en étaient si bien pourvus. Mais comment ne pas succomber à cette humanité chaleureuse et solidaire, à cette unité clanique, à l'illusion d'un village famille sans heurts. L'étranger en ferait-il déjà partie ? Merci à Li Fang et Éric pour ce magnifique tour de passe-passe. [...]

Le voyage par la transition Il en va des fringues ou des sacs à mains comme des hôtels. Pas une métropole digne de ce nom sans les mêmes chaînes de cinq étoiles. Ceux qui ont beaucoup d'argent y descendent, sans trop changer leurs habitudes. Les voyageurs plus modestes se contentent des auberges qui leur sont destinées, mais le procédé est similaire, chacun restant dans sa communauté, en s'entourant d'un décor exotique mais paradoxalement familier. Au *Traffic Inn*, on se retrouve entre routards, le guide de voyage greffé dans une main, les bons tuyaux des prédécesseurs griffonnés sur l'autre. Si je naviguais ainsi de spot en spot, j'aurais probablement le sentiment de refaire en bus ou en train ce que j'ai si bien connu en avion : un jeu de saute-mouton. Seul l'espace

enjambé différerait. En réalité, il faut s'arrêter au milieu de nulle part, là où il n'y a, a priori, rien à voir. Sans cet effort, on ne découvre qu'un décor aménagé, des gens qui vous attendent, un environnement prédigéré. Oui, le voyage passe par la transition. Et la bicyclette permet de l'éprouver grâce à ses deux principes élémentaires : l'effort physique et la lenteur. Lorsque la fatigue pointe, on prend ce qui se présente, quel que soit l'endroit. Dans les moments de doute que j'ai traversés depuis le départ, telle est la rengaine qui me rassure et me convainc que cette laborieuse trajectoire terrestre est la bonne. [...]

L'heure du bilan La géographie de la frontière se dessine dès le lendemain. La ville de Karamay s'étend au pied d'un large massif, dernier obstacle avant le pays des steppes infinies. Entre le moment où je l'aperçois et mon arrivée en son cœur, de longues heures s'écourent entre les derricks. Karamay est une Houston chinoise. Elle trempe son cul dans l'or noir et ça se voit. Des bâtiments tombés tout droit du Texas bordent de larges avenues léchées par les pneus des 4x4. Le béton grimpe à l'assaut du ciel tandis qu'au loin, les raffineries font tourner la planche à billets. Mais malgré tous ses efforts pour ressembler à l'Amérique, Karamay reste chinoise avec un urbanisme douteux sans cohérence. J'essaie d'analyser mon sentiment mitigé à l'égard des Chinois. Au moment de quitter ce pays, un petit bilan s'impose. J'ai été très bien reçu par tous les contrôleurs aériens, grâce à Janet**, totalement dévouée à la réussite de mon voyage. De formidables rencontres ont émaillé ma traversée, et bien souvent, des Hans m'ont aidé à trouver le bon chemin. Pourtant, au moment de tourner cette page, je ne les

Comment ne pas succomber à cette humanité chaleureuse et solidaire, à cette unité clanique, à l'illusion d'un village famille sans heurts ?

* Éric vit en Chine et est marié avec Li Fang, une Miao.

** Janet travaille pour une société d'assistance aéroportuaire à Canton et grâce à son entremise, les rencontres avec des contrôleurs aériens jalonnent la route de François



regretterai pas. Car au fond, les contrôleurs aériens ou les cyclistes de Bayin avaient de bonnes raisons de se sentir proches de moi. L'environnement professionnel commun ou la passion sportive, alliés à la curiosité, ont créé un contexte favorable à la rencontre. Mais

compter sur la chaleur des hommes. Celle-ci m'a cruellement manqué en Chine. Voilà pourquoi les merveilleux échanges avec les contrôleurs n'auront pu compenser à mes yeux l'inhospitalité du peuple Han en général.

Dans l'heure qui suit ces conclusions définitives, je me rends au restaurant, en face de mon hôtel. À la fin du repas, un homme au visage paisible et souriant s'adresse à moi depuis la table voisine. Il ne parle pas anglais, mais je sens bien son désir de communiquer. Il commence par payer mon addition et m'invite à boire un verre.

He Dai Ping est avocat à Shanghai. Il est venu crapahuter dans les montagnes. Nous échangeons en dessinant nos idées sur des feuilles de papier blanc. Il a cinquante ans, et son fils unique est professeur à Singapour. Ses parents sont décédés après avoir eu sept enfants. Son père conduisait des jonques. Il connaît Sarkozy, Chirac et Mitterrand. J'apprends ainsi à écrire le nom du président

**Ce voyage est à l'image
de ma conception de la vie :
l'important n'est pas la destination
mais le chemin parcouru
pour s'y rendre**

qu'en est-il du Chinois de la rue m'ayant vu passer à vélo ? Celui-là manifesta souvent sa surprise, mais sans aller plus loin. Or ce qu'espère le voyageur, c'est cette confraternité humaine qui se passe d'étiquette et de présentation. Pédaler dans le froid de l'hiver, c'est



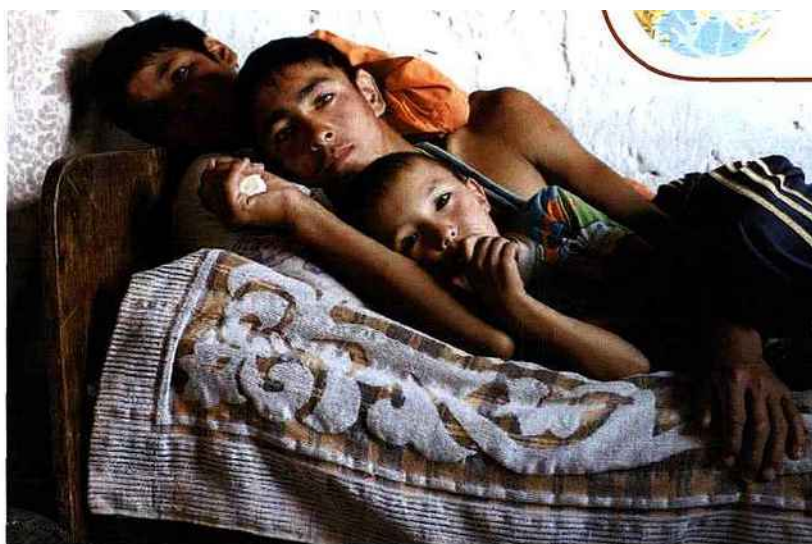


français en mandarin. Il ne donne que 10/100 à Hu Jintao, 60 à Deng Xiaoping et la note maximale à Mao. En retour, je lui livre mon opinion sur nos dirigeants, puis je lui explique mon voyage. Il demande combien de jours il me reste jusqu'à Paris, et me fait comprendre qu'il faudra déboucher le champagne en arrivant là-bas. Pédaler en Russie sera un jeu d'enfants après la Chine et le Kazakhstan. Il regarde le tour de France et connaît bien Armstrong. Il rigole lorsque je lui dis qu'ils sont tous dopés. D'un coup, le monde est petit, et sans comprendre un seul mot de la langue de l'autre, nous nous sentons proches. La magie du voyage refait surface dans cette chambre d'hôtel, comme une piqûre de rappel: il est toujours hasardeux de mettre un peuple en boîte. [...]

Je quitte Karamay sous un ciel limpide, à l'assaut des contreforts dominant la ville. Une étroite vallée s'élève paisiblement au milieu de la rocaïlle. Puis je gagne un plateau, l'horizon s'ouvre sur des sommets courtisant les 3000 mètres. Je traverse alors de vastes étendues propices à la philosophie. Mais pour une fois, je me laisse envahir par ces paysages lunaires sans réfléchir à quoi que ce soit. Les névés, de plus en plus nombreux, impriment sur la roche noire une image bovine, comme le négatif d'une Montbéliarde. L'air est cristallin et pas un souffle inopportun n'entrave ma volonté. Quel sentiment de liberté! Je plane, je vole au ras du sol. L'inconnu de la pause déjeuner, l'inconnu de la nuit m'ouvre tous les possibles. Je roule, léger, vers la frontière kazakhe, convaincu que le plus dur est derrière moi. [...]

État d'urgence Depuis plusieurs jours, je ne voyais plus d'avion. Je m'étais un peu écarté de la ligne aérienne en suivant la piste. Ce matin, lorsque je prends la route, malgré les pignons qui sautent sans cesse, j'ai l'impression de retrouver une famille en même temps que la justification de ma présence. Je suis bien là, juste en dessous, pour toucher un peu le monde. Finalement, l'aigle de fer et sa traînée de condensation auront été mes meilleurs compagnons de voyage. Toujours fidèles au poste, à moins de douze kilomètres. Chaque avion volant vers l'Europe ramène avec lui mes pensées dans son sillage et me montre la voie. Chaque avion en route vers l'Orient emporte mon éternel désir d'ailleurs vers le bout du monde.

Ce voyage est à l'image de ma conception de la vie : l'important n'est pas la destination mais le chemin parcouru pour s'y rendre. L'essentiel n'est pas la position que l'on occupe, mais d'où l'on vient. La richesse des individus tient à leur histoire plus qu'à leur étiquette. Or nous vivons une drôle d'époque dont l'avion est devenu le symbole éclatant : sans transition, il



nous projette à grande vitesse d'un monde à l'autre, d'un point A à un point B. Nous vivons dans un "état d'urgence" permanent. Les messages de toutes sortes, images, sons, vidéo, informations, publicités se mêlent en un flux perpétuel. Comme dans une guerre de tranchée, l'important est d'occuper le terrain et de le faire savoir. Nous sommes anesthésiés.

Une des grandes difficultés du métier de pilote est de savoir trier les informations et les séquencer lorsqu'elles arrivent, trop nombreuses, dans le cockpit. Confronté à un trop-plein, le cerveau est incapable d'analyser et de comprendre. Il est alors vital d'en revenir à l'essentiel : la trajectoire. L'assiette et la poussée. Derrière ces termes barbares, comprenez la nécessité de ne jamais oublier ce qui nous maintient en l'air. L'urgence dans notre société se manifeste, comme au poste de pilotage, par les multiples signaux venant de toute part. Si nous voulons nous maintenir au sol, reprenons le temps des transitions. Elles font la richesse des hommes, leurs efforts, leurs souffrances et leurs joies. Vouloir les gommer revient à effacer l'histoire, et surtout le sens d'une société sans pilote. [...]

Texte et photos François Suchel

En savoir plus



Texte extrait de :
Sous les ailes de l'hippocampe
de François Suchel
Éd. Guérin

Festival Partir autrement

Sous les ailes de l'hippocampe,
film de François Suchel,
diffusé samedi 25 avril à 20 h

Sur le web

www.souslesaildelhippocampe.com

